# Compte rendu, concert. Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 18 février 2015. Beethoven, Bruch, Mendelssohn. Daniel Hope, violon. Maîtrise de Paris. Patrick Marco, direction. Orchestre de Chambre de Paris. Thomas Dausgaard, direction.

Le Théâtre des Champs Élysées accueille à nouveau **l'Orchestre de Chambre de Paris** pour un concert extraordinaire où l'on découvre les différents visages du romantisme classique, de Beethoven à Bruch, passant par Mendelssohn, avec un certain focus sur la théâtralité de la période. La **Maîtrise de Paris** et le violoniste **Daniel Hope** se joignent à l'ensemble dirigé par **Thomas Dausgaard**, en chef invité. Une soirée riche en émotion avec un programme et des interprètes de qualité, visiblement impliqués.

# Voyage romantique de qualité



Le concert débute avec l'ouverture Coriolan de Beethoven, composée en 1807 pour la pièce de théâtre éponyme de Heinrich Joseph von Collin. Comme dans toute la musique du compositeur, nous sommes en permanence interpellés par la tension créée par deux thèmes contrastants, conflictuels. Une mise en musique habile qui dévoile l'état d'esprit ambigu du général Romain exilé : Coriolan. L'Orchestre de Chambre de Paris montre ici un art du chiaroscuro plein de brio, avec des contrastes tonaux très marqués. Une atmosphère héroïque s'installe mais pas sans l'hésitation inhérente au sujet dramatique. Place ensuite, à l'un des bijoux pour violon et orchestre de l'ère romantique, le Concerto en sol mineur de Max Bruch, composé en 1866. **Le violoniste britannique Daniel Hope (élève de Yehudi Menuhin) est le soliste invité**. Dès la première mesure, il fait preuve d'une grande musicalité. Dans son jeu sincère et agile, le violoniste montre sa dextérité tactile et une compréhension presque spirituelle de l'oeuvre, sans jamais tomber dans le piège de la démonstration gratuite ni de la virtuosité mondaine. La complicité avec l'orchestre est aussi saisissante, quand les cordes rayonnent de brio, le soliste affirme son chant mi-méditatif mi-mélancolique et l'effet est impressionnant. Ainsi le deuxième mouvement est un véritable sommet de beauté bouleversante, inspirant à l'auditoire des larmes qui édifient l'âme. Le dernier mouvement déborde d'énergie ; il clôt la première partie du programme jusqu'aux hauteurs heureuses où nous emmènent un soliste et un orchestre bien tempérés. Et puisque le bonheur est toujours payant, le public enflammé inspire Daniel Hope à offrir un bis plein d'humanité, le Kaddish de Ravel, l'une de ses 2 mélodies

hébraïques composées pour violon et piano.

Après l'entracte, la Maîtrise de Paris paraît sur scène pour jouer avec l'orchestre Le Songe d'une Nuit d'été de Félix Mendelssohn. Une musique à la célébrité indéniable fraîchement interprétée par le chœur de jeunes filles et l'Orchestre sous la baguette très affûtée de Dausgaard. Si d'un premier regard, le choix des tempi dans l'ouverture, étonne, nous constatons rapidement un brio évolutif qui finit de façon brillante. Dans le scherzo qui suit, les cuivres presque dissonants représentent une malheureuse distraction par rapport aux cordes, elles, délicieuses. En effet, les cuivres ce soir laissent beaucoup à désirer, la prestation des bois est au contraire (et comme c'est souvent le cas pour cet orchestre), magnifique. Remarquons la flûte en particulier. Dans le fantastique lied qui suit, deux jeunes filles de la Maîtrise de Paris sont solistes ; leur performance a une candeur et une légèreté touchante à souhait. Puis les bois continuent à rayonner, les beaux bassons dans l'andante s'accordant superbement aux cordes bien équilibrées. Dans l'archicélèbre Marche Nuptiale, les cuivres semblent n'être plus désaccordés et se marient de façon éloquente aux bois charmants, surtout la clarinette et le hautbois. Le concert se termine en beauté avec le finale avec choeur et solistes, riche et généreux de fantaisie.

Encore une fois l'Orchestre de Chambre de Paris régale l'audience avec un concert de qualité, avec la fraîcheur et ce je ne sais quoi d'intimiste qui lui est propre, dans un programme riche et intéressant où le protagoniste reste la beauté. Enthousiasmant.

Compte rendu, concert. Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 18 février 2015. Beethoven, Bruch, Mendelssohn. Daniel Hope, violon. Maîtrise de Paris. Patrick Marco, direction. Orchestre de Chambre de Paris. Thomas Dausgaard, direction.

# Vidéo, entretien. Nathalie Stutzmann chante les lieder de Schubert

**Paris, TCE. Lieder de Schubert, OCP, Nathalie Stutzmann. Le 13 janvier 2015, 20h.** Au moment de fêter les 20 ans de sa collaboration avec la pianiste Inger Södergren dans l'interprétation des lieder de Schubert (le coffret de 3 cd réunissant les cycles Wintereise, Die Schöne Müllerin, Schwanengesang est édité en décembre par Erato), la contralto Nathalie Stutzmann propose un récital Schubert dédié aux lieder mais dans une parure orchestrale, celle élaborée par Anton Webern et dont les défis instrumentaux sont relevés ce soir par l'Orchestre de chambre de Paris sous la direction de son chef principal Thomas Zehetmair. En LIRE+

# Paris, TCE, le 31 octobre 2014. Milos, guitare. Rodrigo: Concerto d'Aranjuez



**Paris, TCE, le 31 octobre 2014. Milos, guitare. Rodrigo: Concerto d'Aranjuez.** Fin de mois ibérique et romantique pour l'Orchestre de chambre de Paris qui sous le titre d'un programme intitulé « soirée à Madrid » invite le guitariste Milos dans un classique du répertoire symphonique pour guitare, le célébrissime concerto d'Aranjuez de Rodrigo, composé en 1939 au cours de la dernière année de son séjour à Paris et pendant la Guerre civile.

**Programme espagnol.** Surnommé le « Mozart espagnol », Juan Crisóstomo de Arriaga compose son unique opéra, Los esclavos felices, à l'âge de 15 ans… Précoce, le musicien meurt à 20 ans. Il incarne un style virtuose, parfois fulgurant au diapason d'une vie fauchée avant l'âge mûr. Tout comme Arriaga, Manuel de Falla, un siècle plus tard, étudie à Paris. D'une saveur piquante, Le Magistrat et la Meunière est une première ébauche qui deviendra par la suite Le Tricorne ; c'est un mimodrame, rarement donné comme ce soir dans la version originale, pour petit ensemble. Il en va différemment du Concerto d'Aranjuez, la pièce la plus célèbre de Joaquin Rodrigo (1901-1999), interprétée par le guitariste né en 1983 au Montenegro, Miloš Karadaglić ou tout simplement « Milos », son nom de scène désormais : ses références aux danses populaires (en particulier dans le finale – Allegro gentile-, la danse de cour associées aux rythmes ternaires…) tentent d'effacer les horreurs de la guerre civile qui déchire alors l'Espagne.

# Un nouveau poète de la guitare : Milos



**Milos a depuis son enfance une affection particulière pour le folklore et le spleen ibérique** : à 8 ans, il a un choc en écoutant Asturias d'Albéniz (par Segovia) que lui fait découvrir son père. Elève à Londres (Royal Academy of Music) de Michael Lewin, l'adolescent Milos apprend son métier en écoutant aussi le guitariste classique Julian Bream. Le jeune Milos adapte pour la guitare plusieurs pièces de Granados, originellement écrites pour le piano. ll s'agit d'élargir le répertoire comme approfondir la musique espagnole. Dans son premier album discographique édité chez Deutsche Grammophon « Mediterraneo » (juin 2011), Milos enregistre le cœur du répertoire espagnol romantique : autour d'Albeniz, Granados, Tárrega, mais aussi Carlo Domeniconi… Récemment Milos a travaillé avec le compositeur Andrew Lloyd Weber pour le thème principal de la comédie musicale « Theme from Stephen Ward »… En multipliant les rencontres et les formes musicales, le guitariste enrichit une expérience déjà riche dans l'univers de la guitare classique. Le Monténégrin veut rendre accessible la guitare au plus grand nombre : son charme et sa constance relèvent aujourd'hui ce défi. Milos connaît d'autant mieux le Concerto d'Aranjuez de Rodrigo qu'il l'a enregistré (avec d'autres pièces du compositeur dont Invocación y danza, Fantasia para un gentilhombre…) sous la direction de Yannick Nézet Séguin.

**Le concerto d'Aranjuez de Rodrigo** écrit à Paris alors que l'Espagne s'entredéchire pendant la Guerre Civile (1939) est le premier de ses 5 Concertos pour guitare. On y relève

l'influence des maîtres anciens Domenico Scarlatti, Padre Soler. Le titre renvoie au jardins (enchanteurs) du palais royal d'Aranjuez, édifié pour Felipe II. C'est une partition panthéiste, un hymne au miracle de la nature où s'expriment directement les merveilles du jardin célébré : chant des oiseaux, ruissellement des fontaines multiples, jusqu'au parfum des magnolias en fleurs… un Eden terrestre en temps de guerre. Au temps de la barbarie, le compositeur affirme a contrario le miracle atemporel et éblouissant des fleurs et des oiseaux… Le second mouvement (Adagio où dialoguent la guitare avec les bois et les cuivres : cor anglais, basson, hautbois, cor d'harmonie…), le plus introspectif, entre sérénité et tristesse pudique n'est pas inspiré des victimes du bombardement de Guernica survenu en 1937 (comme on le dit très souvent), mais de la lune de miel du compositeur avec sa femme Victoria.

**Soirée à Madrid**
**Paris, vendredi 31 octobre 2014**
**Théâtre des Champs-Eysées, 20h**

Orchestre de chambre de Paris
Roberto Forés Veses, direction
**Miloš Karadaglić**, guitare

**Programme**

Arriaga : Les Esclaves heureux, ouverture
Rodrigo : Concerto d'Aranjuez, pour guitare et orchestre
De Falla : Le Magistrat et la Meunière

**Rappel : critique du cd Latino de Milos par Elvire James, juin 2012**

Milos, le nouveau poète guitariste. En roi du tango et des mélodies populaires les plus nobles qui parlent au coeur immédiatement, Carlos Gardel dont Por una cabeza écrit en 1935, l'année de sa mort, paraît ici d'une suavité souveraine, légère, badine à laquelle Milos apporte une distinction

pudique. Même entrain pour cet autre tango très connu, La Cumparsita de l'uruguayen Gerardo Matos Rodriguez, composée en 1917: Milos souligne avec un sens des nuances personnel, le déséquilibre et les vertiges d'un air ciselé entre nostalgie et tendresse… LIRE la critique complète du cd Latino par Milos (Villa-Lobos, Piazzolla, Gardel, …)

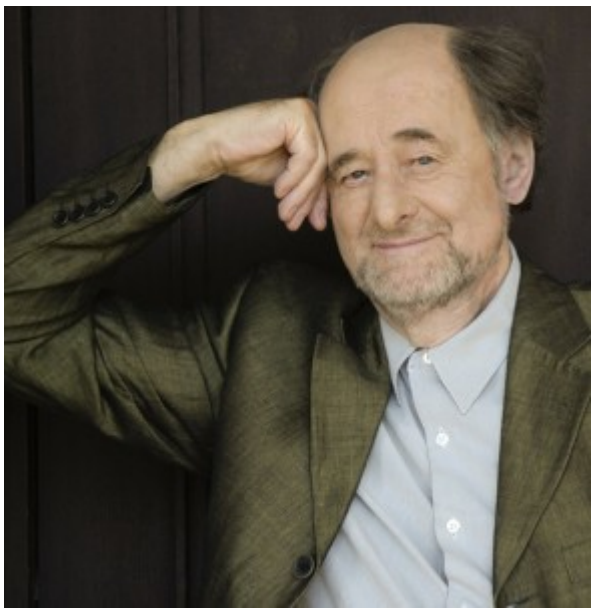
LIRE aussi la critique du cd Mediterraneo par Milos (Albeniz, Tarreaga, Granados… )

Photos : veste en cuir © L Borges

---

# Compte rendu, concert. Paris. Cathédrale Notre-Dame de Paris, le 23 mai 2014. Mozart : « Grande » Messe en Ut. Christina Landshamer, Ingeborg Gillebo, Pascal Charbonneau, Peter Harvey, solistes. Maitrise Notre-Dame de Paris. Lionel Sow,

# direction. Orchestre de Chambre de Paris. Roger Norrington, direction.



**La Cathédrale de Notre-Dame de Paris** accueille **l'Orchestre de Chambre de Paris** sous la direction musicale de son premier chef invité **Roger Norrington** et une distribution des solistes pleine de cœur. Cadre et compagnie idéaux pour la représentation de la « Grande » messe inachevée de **Mozart, la Messe en Ut mineur,** en l'occurrence présentée dans la version reconstituée par le pianiste et compositeur Robert Levin (2005). Dire que Roger Norrington est l'une des figures emblématiques du mouvement « baroqueux » n'est qu'approximation. La pratique historiquement informée (HIP en anglais) qu'il défend si vivement pour notre plus grand bonheur, est un concept que le mot « baroqueux », si banal, n'illustre pas avec justesse. Certes, il est baroqueux parce qu'il s'éloigne de la tradition post-romantique devenue standard à la fin du XIXe siècle, mais ceci n'implique pas toujours le fait de jouer sur instruments d'époque. Son approche historique a une profondeur qui dépasse la date de facture des instruments. Le focus est plus dans la façon de jouer une œuvre qu'autre chose. Dans ce sens, sa démarche a une valeur inestimable. Entendre un orchestre moderne s'attaquer à un répertoire pré-romantique de façon historiquement informée, peut tout simplement être une expérience positive, bouleversante, transcendantale pour mélomanes et musiciens confondus. C'est le cas ce soir à

Notre-Dame avec cet opus qui condense en lui-même le siècle qui l'a vu naître.

# L'OCP et Norrington à Notre-Dame : un Mozart majestueux !

Beaucoup d'encre a coulé sur la ou les raisons pour lesquelles Mozart n'a pas achevé le monument qu'est cette célèbre Messe en Ut (K 427), parfaitement positionnée par son envergure entre les grandes œuvres de Bach (Passions, Messe en si) et celle en Ré majeur de Beethoven. Elle a été composée pendant une période assez instable de la vie de Mozart, entre 1782 et 1783. A l'origine destinée à sa femme Constance, elle restera inachevée comme la plupart des œuvres qu'il aurait écrit pour elle. Fait curieux, mais anecdotique. Sa valeur « religieuse » a aussi inspiré (et inspire encore, bizarrement) de vives discussions. Il existe toujours une minorité de gens qui ne supportent pas qu'il y ait d'impressionnantes vocalises dans une messe, pour eux c'est tellement profane que c'est sacrilège ! Curieusement, et pour partager une autre anecdote, le Pape actuel, Francois, considère cette messe comme étant sans égale, et plus précisément que le « Et incarnatus est » élève l'homme vers Dieu.



Dépassons l'anecdote. La ferveur à la Cathédrale, en cette soirée de printemps, est palpable. Elle s'exprime par l'investissement et le plaisir évident des artistes à interpréter la Messe. Les solistes et les musiciens se regardent et sourient avec un bonheur paisible, tout en jouant une musique redoutable. Les voix féminines, comme souvent chez Mozart, sont privilégiées. La soprano Christina Landshamer chante le « Kyrie » et le « Et incarnatus

est » avec beaucoup de sentiment ; dans le dernier sa voix achève des sommets célestes et se confond avec les sublimes vents obligés. La jeune mezzo-soprano Ingeborg Gillebo, qui remplace Jennifer Larmore programmée originellement, est rayonnante dans l'italianisme virtuose et joyeux du « Laudamus te » ou encore dans le duo « Domine », variante sacrée des incroyables duos féminins des opéras de Mozart. Le ténor Pascal Charbonneau est visiblement habité par la musique, dont il chantonne en silence les chœurs. Quand c'est à lui de chanter véritablement il fait preuve d'agilité et de légèreté, même si le timbre paraît plus corsé que d'habitude, ce qui s'accorde superbement à l'œuvre. La basse Peter Harvey, qui, certes, chante peu, offre une prestation sans défaut.

Nous nous attendons toujours a d'excellentes performances de la part de la Maîtrise Notre-Dame de Paris sous la direction de Lionel Sow. Nous ne sommes pas déçus ce soir mais notre appréciation n'est pas sans réserves. Le chœur ne paraît pas toujours concerté lors des nombreux, glorieux et difficiles double-choeurs haendeliens, surtout au début. Mais ces petits détails dans la dynamique initiale, s'expriment au final en une performance d'une grande humanité, d'une intense ferveur.

**Pour leur part, les musiciens de l'Orchestre de Chambre de Paris** sont à la hauteur de la pièce et du lieu. Le toujours fabuleux et implacable premier violon de Deborah Nemtanu, ou encore le non moins fantastique groupe des vents tout particulièrement sollicité, ont été tous impressionnants dans leur prestation. Idem pour les cordes sans vibrato (ou peu, à vrai dire) que nous aimons tant chez Norrington, à la belle présence malgré quelques petits oublis et notes comiques des violoncelles. Nous sommes encore ébahis par la beauté du concert et n'avons que des félicitations pour les artistes. Un concert de talents concertés qui restera dans nos mémoires, et dans nos cœurs.

Compte rendu, concert. Paris. Cathédrale Notre-Dame de Paris, le 23 mai 2014. Mozart : « Grande » Messe en Ut. Christina

Landshamer, Ingeborg Gillebo, Pascal Charbonneau, Peter Harvey, solistes. Maitrise Notre-Dame de Paris. Lionel Sow, direction. Orchestre de Chambre de Paris. Roger Norrington, direction.

---

# Laurent Korcia joue Chausson et Schumann avec l'Orchestre de Chambre de Paris


© élodie crebassa / naïve

**Paris, TCE, le 19 mars, 20h. L'Orchestre de chambre de Paris et Laurent Korcia jouent Chausson.** Et poursuivent aussi avec la 2ème Symphonie de Robert Schumann, le fil rouge de la saison 2013-2014 de l'Orchestre de chambre de Paris. Le disciple de Massenet et de Franck, ami de Fauré et de Duparc, Ernest Chausson reçoit durablement et profondément l'influence de Wagner. Toute son oeuvre, d'un affinement extrême sur le plan de l'écriture et de l'orchestration, porte la marque de ce poison et de cet envoûtement qui s'exprime en accents passionnés et denses, entre amertume, ivresse anéantissement.
**Chef-d'oeuvre du genre, le Poème de l'amour et de la mer,** une « mélodie-cantate », pourrait être la réponse en musique à L'Amour et la Vie d'une femme de Schumann. Schumann, précisément, dont la Seconde Symphonie referme le concert : « Elle m'a causé bien des peines ; j'ai passé bien des nuits

inquiètes à méditer sur elle », confiera le compositeur.
**Le Poème pour violon opus 25** (achevée dès 1893) est aussi original que l'atypique et puissante Symphonie écrite peu avant (1892). Au départ, il s'agissait d'un prolongement ou d'une émanation de la nouvelle de son ami l'écrivain Tourgueniev (le chant de l'amour triomphant), mais la force de sublimation du compositeur détache le Poème de sa filiation littéraire ; c'est une oeuvre absolue, développement personnel de musique pure dont l'immense sensation de vapeur là encore indique dans la carrière de son auteur une maturité captivante. L'œuvre est finalement créée par Eugène Ysaÿe en 1896. D'un caractère wagnérien et proche de ce wagnérisme assimilé de façon si originale à la manière de Franck, le Poème ne laisse pas de frapper chaque auditeur par sa morsure enivrée, l'action du poison wagnérien, distillé tel un baume magique.

**Symphonie n°2 de Robert Schumann**
Esquissée en 1845, créée à Leipzig en 1846, la Symphonie n°2 approfondit encore l'acte novateur chez Schumann qui porte toute l'architecture par le seul fait de l'écoulement mélodique. L'unité organique naît des multiples cellules thématiques qui se répondent en dialogue, c'est un jaillissement irrésistible et malgré la versatilité psychique de l'auteur, un désir d'organisation et de cohérence par l'acte musical, un formidable hymne à la vie, gorgé d'espérance qui s'oriente dans la lumière. Il est vrai que la Symphonie n°2 de Schumann porte aussi l'empreinte de son mariage tant espéré avec Clara, pianiste et virtuose et véritable muse sur le plan personnel et artistique. Chronologiquement il s'agit en fait de la 3ème Symphonie, composée dans la suite du Concerto pour piano (écrit pour sa chère et tendre épouse).

**Programme**

Chausson :
Poème de l’amour et de la mer
Poème pour violon

Paganini :
I Palpiti pour violon et orchestre

Schumann : Symphonie n°2 en ut majeur

Jean-Jacques Kantorow, direction*
Laurent Korcia, violon*
Ann Hallenberg, mezzo-soprano

*Changement d’artistes : le chef et violoniste Joseph Swensen est remplacé par Jean-Jacques Kantorow à la baguette et Laurent Korcia au violon.

**Réservez votre place sur le site de l’Orchestre de chambre de Paris**

---

# Fazil Say et l’Orchestre de

# chambre de Paris jouent Saint-Saëns



**Paris, TCE: concert Orchestre de Chambre de Paris. Fazil Say, Norrington, le 12 février 2014,20h**. Très souvent les compositeurs s'entraident. Ainsi Schumann, incité par Wagner à composer un premier opéra, se lança dans l'écriture de *Genoveva*, d'après la légende de sainte Geneviève de Brabant. L'ouvrage dont témoigne ce soir l'ouverture, reste un chef d'oeuvre méconnu du romantisme germanique, contemporain et au destin fraternel avec Lohengrin de Wagner. Les deux opéras composés et achevés en 1848 voient leur création reportée en 1850 : Genoveva est même défendu et créé par Liszt lui-même à Weimar… Si la *Quatrième Symphonie* connut une création, en 1841, malheureuse, la partition aujourd'hui fait la gloire des orchestres chevronnés, désireux d'affronter et de vaincre sa fièvre contagieuse. L'énergie de Sir Roger Norrington, son souci des phrasés comme de l'architecture globale devrait exalter les couleurs et le feu irrépressible de la symphonie schumanienne.

**Mercredi 12 février 2014, 20h**
**Paris, Théâtre des Champs Elysées TCE**

Orchestre de chambre de Paris
Sir Roger Norrington direction
Fazil Say piano

**Schumann :** *Genoveva*, ouverture op. 81
**Saint-Saëns :** Concerto pour piano n° 2 op. 22
**Bach-Busoni :** Chaconne BWV 1004

Fazil Say, piano

**Schumann :** Symphonie n° 4 op. 120

# VIDEO. Michel van der Aa : Up close, création française (septembre 2013)




En septembre 2013, l'Orchestre de chambre de Paris créée Up close du compositeur contemporain Michel van der Aa : dispositif audio visuel où les instrumentistes portent l'action d'un film écrit par le compositeur qui est aussi réalisateur. Up close met en avant la virtuosité d'une violoncelliste solo (Emmanuelle Bertrand soliste de la création parisienne). Le sujet aborde le thème de la rencontre, de la communication entre les êtres. C'est un objet scénographie où musique et vidéo sont étroitement associés … Reportage exclusif CLASSIQUENEWS.COM

# Un concert en prison… L'Orchestre de chambre de Paris au Centre pénitentiaire de Réau



**VIDEO. L’Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau (septembre 2013) …** Le Centre pénitentiaire Sud Francilien de Réau dans le 77 est l’une des prisons les plus récentes donc les plus modernes de l’Île de France. Son gymnase accueille un concert de musique classique au programme éclectique de Wagner et Beethoven à Offenbach dont l’unité tient à la famille d’instruments requis pour l’occasion : uniquement des cuivres, ceux de l’Orchestre de chambre de Paris, réunis ici en Sextuor. Fidèle à son esprit mobile, proche de tous les publics, l’Orchestre parisien a mandaté 6 de ses membres actifs pour défendre une action en prison destinée aux détenus. L’expérience peut paraître exceptionnelle, elle est quasiment familière pour les musiciens, certains la pratiquent depuis presque 10 ans déjà… Tel le violoniste Franck Della Valle (visionner notre reportage vidéo, lien en fin d’article).

# La musique en prison

6 musiciens de l’Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau (77). Tout visiteur sait de quoi il retourne. Pour pénétrer dans l’enceinte du bâtiment, il faut se désaisir de toutes ses affaires personnelles (clés, portable, papiers…) ; on passe plusieurs sas de sécurité que seul un badge préparé et obtenu après moult autorisations, aide à franchir. Puis ce sont plusieurs séries de grilles et de portes blindées qui nous conduisent finalement au lieu du concert.

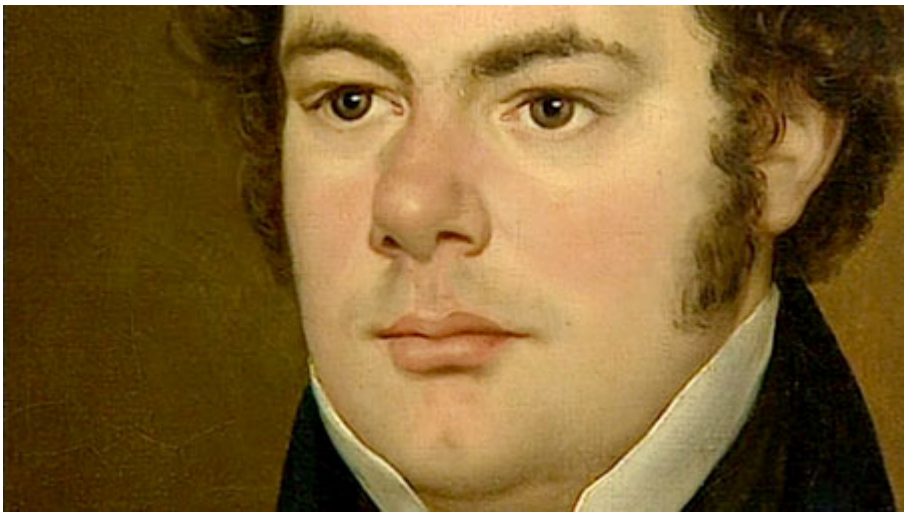
Un humanisme musical. Heureuse occasion, le temps du programme musical, les murs des cellules volent en éclat, les contraintes du règlement très encadré semblent s'adoucir. " C'est un concert comme tous ceux que nous réalisons précise l'un des cuivres de l'Orchestre, mais c'est toujours très spécial".

*L'endroit n'est pas neutre et jouer ici, devant tous les détenus, remodèle totalement l'enjeu et le déroulement du concert ; pas de relâche mais une concentration plus active et un esprit intuitif de la part des instrumentistes présents : ils ne font pas que jouer, ils parlent, expliquent, commentent … suscitent d'inévitables questions qui en fin de programme signifient davantage qu'une écoute sage et polie.*
*Le dispositif en soi n'est pas neuf : beaucoup de musique vivante pénètrent ainsi dans l'espace fermé de la prison. Quoique le classique n'est pas le genre de musique le plus fréquemment joué dans l'enceinte confinée. Mais ce qui est original en revanche c'est le public mixte de cet après midi : les femmes ont rejoint les hommes pour cet instant de partage et de rencontre, scrupuleusement encadré par les surveillants.*
Lire notre compte rendu complet du concert de l'Orchestre de chambre de Paris à la prison de Réau …

---

# Compte-rendu : Paris. Théâtre des Champs Élysées, le 21 mai 2013. Orchestre de chambre de

# Paris. Deborah Nemtanu, violon et direction. François Leleux, hautbois et direction.



Le Théâtre des Champs Élysées accueille **l'Orchestre de Chambre de Paris** pour un concert mettant en avant leur académie bi-annuelle du » Joué-Dirigé « . Le programme de la soirée est dirigé par le violon solo de l'ensemble **Déborah Nemtanu** et un soliste invité, le génial hautboïste **François Leleux**, artiste associé de l'Orchestre.

Nous nous attendions à la création d'un Concertino pour violon, hautbois et orchestre de Thierry Escaich, commandé par l'Orchestre, mais nous constatons qu'il est absent du programme. A sa place, s'est glissée une composition de circonstance du compositeur Bruno Maderna, » Music of gaity » dal « Fitzwilliam Virginal Book » mettant en valeur … le violon et le hautbois. Cette pièce qui ouvre le concert n'est pas particulièrement révolutionnaire, mais elle est chantante et engageante en ce qui concerne les solistes … tout à fait brillants. Il s'agît d'un arrangement d'une série de pièces anglaises du 17e siècle. Elle n'est pas sans intérêt, Maderna crée des beaux timbres comme dans la deuxième chanson où se trouve le hautbois solo plutôt serein accompagné uniquement par les cordes basses pour ensuite céder la place au violon solo larmoyant. Cependant la plupart des morceaux sont, comme

le titre l'indique, gais et dansants. La composition n'a malheureusement ni le swing baroque que nous aimons tant, ni une écriture d'une modernité vraiment saisissante. Sorte d'hommage divertissant et peu mémorable, il est pourtant très bien joué par le musiciens.

C'est dans les pièces médianes du programme où nous trouverons les moments les plus beaux et les plus intéressants du concert.

**D'abord dans le Concerto pour violon et orchestre n°5 en la majeur de Mozart**, joué et dirigé par la violoniste **Deborah Nemtanu**. À notre connaissance Mozart jouait et dirigeait ses concerti pour piano et orchestre avec un immense succès. La dynamique avec ses 5 concerti pour violon semble plus compliqué pour la pratique, mais nous saluons l'effort de la violoniste dont l'engagement et la musicalité se reflètent aussi dans l'orchestre. Les musiciens sont en parfaite harmonie en particulier dans l'allegro aperto initial joué à piacere, avec une certaine légèreté, mais non dépourvue de caractère, comme dans le rondeau final d'une véhémence magistrale et où l'orchestre gère aisément le mélange de grâce et de naturel propre au mouvement qui est à la fois alla turca et un menuet ! Si la cohésion est moins évidente dans l'adagio central d'une simplicité et d'une innocence émouvante, Deborah Nemtanu l'interprète de façon impeccable, son jeu étant d'une beauté paisible.

**L'Adagio et Variations pour hautbois et orchestre op. 102 de Hummel**, élève de Mozart et rival de Beethoven, est joué et dirigé par François Leleux. Il s'agît à la base d'une adaptation d'un Nocturne pour piano à 4 mains du compositeur. Aussi, c'est l'occasion pour Leleux de montrer en quoi il est l'un des grands hautboïstes du siècle. Le thème de l'adagio est d'une beauté irrésistible. L'Orchestre de chambre de Paris est réactif et dynamique : il passe facilement du tempérament singspielesque de la première variation au nocturne central jusqu'au galop d'une des dernières variations aux cordes

pizzicato. Leleux en est pourtant le protagoniste indéniable. La virtuose dextérité de son jeu ne compromet en rien la clarté ni la musicalité exquise de son phrasé.

Nous sommes éblouis par sa prestation et très contents de découvrir l'oeuvre de Hummel, un compositeur à la postérité ingrate qui mérite sans doute qu'on redécouvre ses pages.

**Le programme se termine avec la Symphonie n°4 en Ut mineur de Franz Schubert dite « Tragique »**, dirigé par **François Leleux**. D'allure Beethovénienne et aux accents inspirés du mouvement Sturm und drang propre à la fin du 18e siècle tardif, il s'agît en effet d'une oeuvre de jeunesse. Leleux fait un excellent travail avec l'orchestre, il privilégie les contrastes entre les blocs orchestraux et la dynamique est vivace. Comme d'habitude les vents de l'Orchestre de chambre de Paris offrent un spectacle fantastique. Le dialogue entre les cordes précises et pleines de brio avec les vents lyriques au 2e mouvement est un moment d'un grande beauté. Le 3e mouvement aux sonorités populaires acquiert une certaine sensualité sous la baguette de Leleux. Le spectacle se termine avec un orchestre électrique, plein d'esprit.

Le public conquis a beau inonder la salle par ses chaleureux applaudissements, il n'aura pas droit à un bis. Pour nous, l'excellente prestation des solistes n'empêche pas cette impression d'avoir assisté à un concert un rien démonstratif … ma non troppo.

Illustration : Franz Schubert (DR)

---

# CD. Ravel, Debussy : Ochestre

# de chambre de Paris (1 cd Naïve)

**CD. Ravel, Debussy : Ochestre de chambre de Paris (1 cd Naïve). Thomas Zehetmair** favorise d'emblée une expressivité parfois rugueuse dans Tzigane, en une approche parfaitement caractérisée… la formule est bien connue des abonnés de l'Orchestre de chambre de Paris : selon le principe du  » joué / dirigé « , le chef est aussi supersoliste, relevant sans failles les défis de ce double emploi. On reste sur notre fin en revanche s'agissant des Ravel suivants: malgré une évidente virtuosité instrumentale, très mise en avant par l'enregistrement comme le jeu des balances interprétatives, chef et musiciens manquent cette hypersensibilité nostalgique (citant l'esprit baroque d'une subtile suggestivité, en particulier dans le Tombeau de Couperin), alchimie ténue dont Ravel en horloger orfèvre détient le secret.




Les Debussy (Petite Suite dans l'orchestration validée par l'auteur de Henri Büssler), plus coulants, expression d'une jeunesse apparemment bienheureuse vont mieux aux musiciens, associant élégance et désinvolture, frappées par le sceau d'une très belle transparence (superbe Menuet). Les Danses profane et sacrée défendues par la harpe puissante et charpentée (à pédales) du soliste très en verve (Emmanuel Ceysson) se distinguent nettement par la franchise du jeu et la fermeté de la sonorité. Comme pour la Suite, et d'une façon

générale,  l'allant chorégraphique s'accorde idéalement au style fouillé et articulé de l'orchestre.
Sous la direction ferme du chef ( un brin trop sage certainement), les instrumentistes affirment un niveau superlatif. De toute évidence, au service d'un programme symphonique francais des plus réjouissants, **voici l'un des meilleurs disques récent de l'Orchestre de chambre de Paris**.
Une carte de visite et davantage : l'affirmation d'une belle implication collective en devenir qui invite à retrouver les musiciens au concert.

**Debussy, Ravel : Orchestre de chambre de Paris. Thomas Zehetmair**, violon et direction. 1 cd Naïve V 5345. Enregistré en 2013. Parution fin octobre 2012. **Le programme du disque est donné en concert avec la Symphonie n°5 de Beethoven, le 12 novembre 2013 au TCE, Paris.**

# agenda

**Orchestre de chambre de Paris**
**saison 2013-2014**

**Beethoven**
Symphonie n°5

**Ravel**
Tzigane
Pavane pour une infante défunte
Le Tombeau de Couperin

**Debussy**
Sarabande

**Orchestre de chambre de Paris**
**Thomas Zehetmair**, violon et directionParis, TCE
Mardi 12 novembre 2013, 20h